

SIMONE DE BEAUVOIR

LETTRES
À SARTRE



1930-1939

ÉDITION PRÉSENTÉE,
ÉTABLIE ET ANNOTÉE PAR
SYLVIE LE BON DE BEAUVOIR

nrf

GALLIMARD



SIMONE DE BEAUVOIR

LETTRES
À SARTRE

★

1930-1939

*Édition présentée,
établie et annotée par
Sylvie Le Bon de Beauvoir*

nrf

GALLIMARD

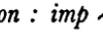
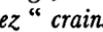
Quand, en 1983, Simone de Beauvoir publia les lettres de Sartre, ses amis s'étonnèrent : « Mais les vôtres, Castor ? » Ce fut également ma réaction. Au plaisir que j'eus à les lire se mêlait, j'en ai gardé le vif souvenir, de la frustration : « Mais les vôtres, Castor ? » On souffrait d'abord de curiosité déçue, bien sûr : tant d'allusions, de plaisanteries, de précisions demeuraient énigmatiques ou suspendues dans l'attente. Simone de Beauvoir, elle-même, ne put chaque fois combler les vides, ressusciter cette « poussière quotidienne de la vie », matière contingente et irremplaçable des lettres qu'elle écrivait à Sartre. Mais la perte, l'oubli atteignaient, plus profondément, la vérité même de leur relation, en trouvant et brouillant cette correspondance qui relayait leur « conversation continuée », c'est-à-dire leur vie même. Puisque parler, se parler, pour eux, c'était la respiration même. Aux questions donc, elle opposa toujours la même réponse : « Mes lettres ? elles sont perdues. » Ce qu'elle crut jusqu'à la fin. En mars 1984, un magazine féministe canadien l'interviewa longuement :

« — Après la parution des Lettres au Castor, beaucoup se sont demandés pourquoi vous n'aviez pas publié vos réponses. Elles nous manquent. Avez-vous l'intention de le faire ? »

« — Non. D'abord mes lettres ont été perdues plus ou moins parce qu'elles n'étaient pas chez moi mais chez Sartre. Et comme il y a eu chez lui un attentat à la bombe, plusieurs de ses papiers ont été perdus. Ensuite, je ne trouve pas que, de mon vivant, je devrais publier des lettres de moi. Quand je serai morte, peut-être, si on les retrouve, on pourra les publier. »

Je les ai retrouvées. Par un sombre jour de novembre 1986, fouillant sans but au fond d'un placard, chez elle, j'exhumai un paquet massif : des lettres et des lettres de sa main, la plupart encore pliées dans les enveloppes. Adressées à « Monsieur Sartre ». Ce fut aussi inattendu et émouvant que de découvrir soudain une chambre secrète dans une pyramide mille fois explorée.

Elle s'était trompée, ses lettres existaient. Etrange erreur de sa part, mais pas plus étrange que celle qu'elle avait autrefois commise touchant les lettres de Sartre, prétendument perdues, elles aussi. Dans La Force de l'âge elle avait écrit à tort, en effet, à propos de Sartre mobilisé en 1939 à Brumath : « Il m'écrivait à peu près tous les jours, mais j'ai perdu cette correspondance pendant l'exode. » Et quelques pages plus loin, quand elle quitte Paris en juin 1940 : « J'ai fait mes valises en ne prenant que l'essentiel. J'avais pris toutes les lettres de Sartre. Je ne sais pas où ni quand elles se sont perdues. » Or il s'agit bel et bien des lettres qu'elle a publiées elle-même en 1983. La confusion provient sûrement d'une contamination avec le sort des toutes premières reçues de Sartre, en 1929 et 1930, pendant qu'il accomplissait son service militaire, celles-là réellement volatilisées, hélas.

On trouvera donc ici les lettres adressées par le Castor à Sartre, depuis 1930 jusqu'en 1963, dans leur intégralité. J'y ai joint plusieurs mots à Toulouse, leur amie commune pendant toutes ces années, par symétrie avec ce qu'a fait Simone de Beauvoir dans son édition. Une fois les manuscrits découverts, un obstacle de taille freina trop souvent mon travail : l'écriture du Castor. Remarquable par la résistance perverse qu'elle oppose à son premier devoir : se laisser lire, elle contraint ses sollicités au supplice, à des contorsions plus proches du déchiffrement du linéaire B que des délices de la communication épistolaire. Sartre s'en plaignait amèrement : « Par exemple, mon petit, que vous écrivez mal. C'est presque illisible... Voici par exemple comment vous écrivez impression : imp . Allez vous y reconnaître. Je crois que je vous lis avec les yeux de l'amour, car je ne m'y trompe jamais. Pourtant pour m'éprouver davantage, vous déplacez les lettres à l'intérieur des mots. Voici comment vous écrivez "crains" : . Ça ne fait rien, je lis tout » (3 décembre 1939). Très peu de mots, effectivement, ont montré un acharnement supérieur au mien. Je les signale au passage. Cette correspondance est intégrale. Les raisons qui pouvaient en 1983 justifier des coupures n'existant plus, je n'en ai pratiqué quasi aucune. N'est-il pas souhaitable désormais de tout dire pour dire vrai ? D'écarter, par la puissance indiscutable du témoignage direct, les clichés, les mythes, les images, tous ces mensonges, afin que surgisse la personne réelle, telle qu'en elle-même ? Simone de Beauvoir racontait qu'un de ses plus anciens fantasmes l'incitait à croire que son existence singulière, y compris les incidents frivoles, le goût incomparable des instants mortels, que son existence entière s'enregistrait quelque part sur un magnétophone géant. Ces 321 lettres participent, à leur manière, de ce rêve d'enregistrement exhaustif. On y entend en tout cas certainement sa voix, dans ses intonations les plus fugitives comme les plus constantes, sa vraie voix vivante.

*

Les correspondances entre les lettres ici publiées et l'autobiographie de Simone de Beauvoir sont indiquées dans les notes selon une double référence : l'édition originelle chez Gallimard, puis l'édition de poche la plus récente. Il s'agit, pour la première, de la « Collection blanche », N.R.F., datant de 1958 pour les Mémoires d'une jeune fille rangée, de 1960 pour La Force de l'âge, de 1963 pour La Force des choses. Quant à la collection « Folio », je me suis référée à l'édition de septembre 1988 pour les M.J.F.R., à celle d'avril 1988 pour la F.A., à celle de septembre 1988 pour la F.C. En abrégé, N.R.F. et « Folio », accompagnés des paginations dans les deux cas.

La numérotation des notes est conçue page par page, pour plus de facilité. Les noms propres authentiques apparaissent quand ils figuraient déjà soit dans les quatre volumes autobiographiques de Simone de Beauvoir, soit dans les Lettres au Castor. Les crochets contiennent quelques précisions ajoutées par moi : de rares mots sautés, certains lieux d'expédition, certaines datations, ces deux dernières indications restituées d'après le cachet de la poste sur les enveloppes, ou par une critique interne de la lettre, ou encore par recoupement avec les Mémoires. Aucun de ces compléments n'est problématique. Par contre, il subsiste plusieurs obscurités de détail que je n'ai pu dissiper.

Sylvie Le Bon de Beauvoir

CORRESPONDANCE

1930

1

Mardi [6 Janvier 1930]

Mon amour

Je vous écris de mon lit. Hier ce n'aurait pas été possible ; j'ai dormi tout le temps, sans autre distraction que de me gargariser ; j'avais très mal à la gorge et un peu de fièvre. Ma grand-mère¹ m'a soignée avec un dévouement encombrant : elle entrait dans ma chambre toutes les deux minutes pour ajouter du citron ou du marc dans du thé que je n'avais pas envie de boire vu que je dormais. Ma mère est venue et a été bien gentille. Ma sœur est venue aussi, mais trop tard pour vous envoyer la dépêche qu'elle a dû porter ce matin ; elle a porté aussi l'article à Nizan ; elle m'a raconté des petites histoires et j'ai été bien satisfaite d'elle.

C'est agréable, s'il faut être malade, de l'être au lendemain de votre départ, mon tout cher amour. Je passais du sommeil à la veille sans jamais quitter les souvenirs de ce miracle de semaine que nous avons passée ensemble ; vous étiez tout près de moi, tout cher petit homme, tout plein de sollicitude et de tendresse comme dimanche chez cette dame² et moi j'étais perdue d'amour pour vous et de bonheur. Aujourd'hui je vais très bien, et mes bons sentiments durent. Je suis encore au lit par pure sagesse, mais j'ai mangé deux beaux petits œufs à la coque et des bananes, j'ai envie

1. Chez qui elle louait une chambre, 91, rue Denfert-Rochereau, depuis son retour à Paris en septembre 1929.

2. Grande amie des « petits camarades » : Sartre, Maheu, Guille — surtout de ce dernier — appelée madame Lemaire dans *La Force de l'âge*, N.R.F., p. 39 à 42 ; et collection « Folio », p. 43 à 47. Le Castor et Sartre la verront beaucoup jusque dans les années 1950.

~~1-10-1888~~ 1-10-1888

1-10-1888

Je vous écris de mon lit. Hier et ce matin j'ai pu le
possible; j'ai écrit tout le temps, sans autre distraction
que de me regarder; j'ai écrit tout ce que j'ai pu et j'ai
de plus. Il y a grand air en ce moment, mais les choses sont
si compliquées: elle vient d'être dans sa chambre, elle a
souvent passé par là, elle est en ce moment dans sa chambre
et je ne sais pas si elle est là ou si elle est ailleurs. Elle a
été si bien et de bien gentille. Elle a une amie, comme moi,
mais elle a tout perdu, elle a tout perdu, elle a tout perdu
et moi. Elle a perdu son article, elle a perdu son article,
elle a perdu son article et j'ai de bien autre chose à elle -

C'est agréable, c'est fait de malade, de l'être en l'absence de
cette façon, avec tout leur amour. J'ai essayé de revenir à la
salle sans jamais quitter les services de ce service de semaine
que nous avons pu voir ensemble, ces choses, tout peut être, tout peut être...
petit homme tout plein de cette idée de l'indigne comme demandé

acceptant cette situation et que ce qui est vraiment c'est de, le voir
changer, lui qui semble si bien se débattre pour sa femme, pour moi,
pour la femme lumineuse, et vraiment le dernier à pousser ses yeux
d'aimer quelqu'un à côté de lui et il me semble même que je suis
devenue quelqu'un pour lui et que ses pensées sont immédiatement
divergentes - j'ai eu beaucoup de peine le jour de Noël et de Noël
de Noël quand j'ai vu le bonhomme si gentil et la douceur de la
vie, j'ai vu sa vie pour la "bonne des filles l'année" mais ce
pour me voir et pour tout parce que je n'ai rien qui me
prouve parfaitement d'être morte.

Comment allez vous petit homme? j'espère bien fort avec
vous de vous demain. Et bientôt, n'est-ce pas, nous sommes?
avec moi. Et vous, pourquoi et je me souviens bien je vous aime,
je vous aime. Je suis bien touché par votre lettre.

S. M. *St. Martin*

de lire du Rabelais, de voir ma sœur qui va venir et de faire la convalescente.

Mon amour, je n'avais jamais senti plus fort notre amour que dans cette soirée aux « Vikings »¹ où vous me regardiez avec tant de tendresse que j'avais envie de pleurer ; et quel train charmant, mon amour, nous a menés à Saint-Germain² ; si je n'étais pas si mal installée pour écrire je vous dirais pendant des pages comme j'ai été heureuse et comme je vous aime ; ce qui me console c'est que vous l'avez senti bien fort, n'est-ce pas, petit homme ? Je vous embrasse vingt fois en vous le répétant.

J'ai été très fâchée hier par un pneu reçu du Lama³ qui veut être blessant d'une façon vraiment puérile ; je serai très, très gentille mercredi, mais tant d'injustice envers vous comme envers moi me déplaît tout à fait. Je vous recopie textuellement ce mot, y compris les ratures significatives :

« 10 h. Excusez-moi de vous déranger au milieu des souvenirs si tendres et si pittoresques par où doit se continuer en vous le passage de votre cher amour. Mais voici :

Pouvez-vous être chez vous Mercredi après-midi ? J'y arriverai sans doute vers 3 h.-3 h 1/4 car j'ai un cours à 1 h. 1/2 à l'École. Sinon (et Sartre a dû vous montrer combien c'était peu la peine de se déranger pour moi) venez chez " Adolphe " déjeuner Jeudi à midi 1/4 (je m'excuse de ne pouvoir vous amener chez " Pierre ", hélas !). Je me permets d'insister autant que j'en peux avoir encore le droit pour que je vous voie soit mercredi soit jeudi. J'ai des choses assez importantes à vous dire car il est possible que je ne vous revoie plus jamais. Vous devez comprendre en effet que j'en ai assez de la situation actuelle qui résulte si joliment de votre mois de septembre et des deux mois de mensonge qui ont suivi, et que je mérite mieux que les survivances, les relations continuées par charité " parce que je suis malheureux " que vous m'offrez tous deux avec tant d'élégance.

Ne vous inquiétez pas au moins. Et ne m'écrivez pas, surtout. Ce serait le ~~sou~~ moyen le meilleur pour ne plus me revoir du tout. En ce moment je vous dirai franchement que j'ai tant de peine que je n'ai pu prendre encore de décision définitive. Et je la réserverai, je vous le promets (et moi je tiens mes promesses) jusqu'à Mercredi. »

Naturellement j'insisterai sur ce que ni vous ni moi ne

1. Bar, rue Vavin.

2. Sans doute à Saint-Germain-en-Laye, chez Nizan.

3. Surnom de René Maheu, appelé Herbaud dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée* et dans *F.A.* Très lié au Castor l'année de l'agrégation (1929), ami de Sartre à la rue d'Ulm.

prolongeons par pitié nos relations avec lui et avant tout je veux tâcher de lui faire sentir mon affection et aussi la vôtre. Mais je lui dirai tout de même tout ce que je trouve d'étonnant dans ce mot. En somme il n'y a eu absolument rien entre nous du samedi où je l'ai quitté et où il était si satisfait de moi jusqu'à ce lundi — il a toujours dit qu'il acceptait cette situation et que ce qu'il craignait c'est de la voir changer ; lui qui concilie si bien ses affections pour sa femme, pour moi, pour la femme humeuse¹, est vraiment le dernier à pouvoir me reprocher d'aimer quelqu'un à côté de lui — il me semble aussi que je me suis dérangée quelquefois pour lui et que ces parenthèses sont inutilement désagréables. J'ai eu beaucoup de peine le jour du « Napoli » et du « café des Sports » quand j'ai vu le Lama si gentil après la découverte de la lettre, j'en ai eu un peu à la « Closerie des Lilas » l'autre jour ; mais ce pneu ne m'en a pas fait du tout parce que je n'y vois qu'une jalousie parfaitement déplaisante.

Comment allez-vous petit homme ? j'espère bien fort une lettre de vous demain. A bientôt n'est-ce pas mon amour ? vous me l'avez promis et je me soigne bien. Je vous aime, je vous aime. Je suis bien tendrement votre Castor.

S. de Beauvoir

Monsieur Sartre
Villa Polownia²
St Symphorien
(Indre et Loire)

1. Mythologie inventée par Maheu à partir du *Potomak* de Cocteau. Elle distinguait diverses castes, les Eugènes, les Marrhanes, les Mortimer, etc. ; les femmes « humeuses » sont celles qui ont une destinée : Simone de Beauvoir en faisait partie. C'est Maheu d'ailleurs qui surnomma celle-ci « Castor » (BEAUVOIR = BEAVER). Voir *M.J.F.R.*, N.R.F., 4^e partie.

2. Station météorologique, à Saint-Symphorien près de Tours, où Sartre accomplissait son service militaire depuis ce mois de janvier 1930, après un stage à Saint-Cyr (novembre et décembre).

Dimanche 6 Novembre [1930]

Chère Toulouse¹

J'espère bien fort qu'il reste convenu que vous venez chez moi mercredi vers 3 heures. J'habite 91 rue Denfert-Rochereau (juste au Lion de Belfort) au 5^e étage². Si une autre heure vous est plus commode, ou si vous préférez que je vienne chez vous, vous serez gentille d'envoyer un mot avant midi mercredi au 71 rue de Rennes³.

Je suis *très* heureuse de vous voir. Je vous aime beaucoup, Toulouse,

S. de Beauvoir

1. « Camille » dans *La Force de l'âge*, N.R.F., p. 71 ; « Folio », p. 79 et suivantes. Surnommée « Toulouse » parce qu'elle habitait cette ville quand Sartre la connut ; en réalité Simone Jollivet, compagne de Charles Dullin — au théâtre Simone Sans.

2. Chez sa grand-mère. Voir *F.A.*, p. 15, N.R.F. ; p. 17, « Folio ».

3. Adresse de ses parents.

1935

3

[Rouen] 25 mars [1935]

Chère Toulouse,

Etes-vous libre dimanche après-midi ? et si oui puis-je m'amener vers 4 h 30 avec Sartre et notre enfant adoptive¹, fille légèrement démoniaque d'un couple marqué du signe d'Abel ? Sartre a été fou², d'une façon assez inquiétante, mais il ne l'est plus. Moi je prospère.

Tâchez d'aller voir, outre les Peintres de la Réalité à l'Orangerie, l'exposition du musée de Grenoble au Grand Palais — celle de Gérassi³ rue de la Boétie, dans un autre genre, mérite votre visite.

Bien affectueusement, chère Toulouse,

S. de Beauvoir

Enveloppe

Mademoiselle Sans

11 rue Navarin. Paris

Renvoyé

51 Place extérieure St Michel,

(Pharmacie)

Toulouse (Haute-Garonne)

1. Olga, dont il est question dans *F.A.* à partir de la p. 171, N.R.F. ; p. 189, « Folio ». Elève du Castor à Rouen en 1933.

2. Episode raconté dans *F.A.*, p. 216-218, N.R.F. ; p. 240-242, « Folio ».

3. Fernando Gérassi, son ami depuis longtemps déjà. Voir *Mémoires d'une jeune fille rangée*, N.R.F., p. 285 ; « Folio », p. 398, et un peu partout dans *F.A.* Il avait épousé Stépha Avdicovitch, que Simone de Beauvoir avait connue lorsqu'elle était gouvernante des enfants Lacoïn (la famille de Zaza). Voir *M.J.F.R.*, N.R.F., p. 275 et suivantes ; « Folio », p. 385 et suivantes. Egalement *F.A.* et *La Force des choses*.

SIMONE DE BEAUVOIR

Lettres à Sartre

★

1930-1939

Quand, en 1983, Simone de Beauvoir publia les lettres de Sartre, ses amis s'étonnèrent : « Mais les vôtres, Castor ? » A toutes les sollicitations, elle opposa la même réponse : « Mes lettres ? Elles sont perdues. » Ce qu'elle crut jusqu'à la fin.

En 1986, Sylvie Le Bon de Beauvoir tomba sur un gros paquet, au fond d'un placard. C'étaient les lettres, la plupart encore pliées dans les enveloppes, adressées à « Monsieur Sartre ». Simone de Beauvoir avait toujours déclaré que, si on les retrouvait, elle ne les publierait pas de son vivant, mais qu'après sa mort, on pourrait le faire.

Simone de Beauvoir racontait qu'un de ses plus anciens fantasmes l'incitait à imaginer que son existence entière s'enregistrait quelque part sur un magnétophone géant. Ces 321 lettres participent, à leur manière, de ce rêve d'enregistrement exhaustif. On y entend en tout cas certainement sa voix, dans ses intonations les plus fugitives comme les plus constantes, sa vraie voix vivante.



9 782070 718290



90-II A 71829 ISBN 2-07-071829-8

Extrait de la publication